

Roland Cailleux (1908-1980)

Bruno Curatolo

Numéro 134, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71521ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Curatolo, B. (2014). Roland Cailleux (1908-1980). *Nuit blanche, le magazine du livre*, (134), 50–53.

Roland Cailleux

Né trois ans après Sartre, mort la même année que lui, Roland Cailleux (1908-1980) fut l'exact contemporain du philosophe, auquel il a consacré un livre peu révérencieux – *L'escalier de Jean-Paul Sartre*, sous le pseudonyme d'Yves Lecœur (Gallimard, 1956) –, mais connu une trajectoire bien différente.



Par
Bruno Curatolo*

O rphelin de père à dix ans, il fait de brillantes études secondaires à Paris et devient docteur en médecine, en 1932 – l'année du *Voyage au bout de la nuit* – avec une thèse sur l'homéopathie, sujet neuf à cette époque. Entre-temps, il avait découvert l'œuvre de Proust à seize ans, expérience cruciale de sa future activité littéraire, et fréquenté les milieux surréalistes. À l'instar de Céline, donc, de Georges Duhamel, mais plus près de lui, dans le temps comme dans le ton, de Jean Reverzy ou de Jacques Chauviré¹, Cailleux fut d'abord médecin puis écrivain, l'œil de l'un guidant le regard de l'autre.

Saint-Genès : portrait du jeune homme en lecteur

Roland Cailleux fait son entrée en littérature avec *Saint-Genès ou La vie brève* (Gallimard, 1943), roman d'éducation sentimentale et de formation intellectuelle dont le personnage éponyme est à la fois le centre et la périphérie. C'est que l'épais volume – quelque cinq cents pages – propose une formule narrative insolite, faisant alterner treize chapitres de styles et de points



de vue disparates ; huit se présentent à la première personne : le journal de « Saint-Genès, élève de quatrième » (1) ; la conférence de son père, libraire rue de Médicis, spécialisé dans le théâtre (4) ; le récit de sa rencontre avec Anne-Marie, sa maîtresse (5) ; la maladie et l'agonie de celle-ci (7) ; les mémoires d'une amie de Berthe de Laprimisse, grand-mère du jeune homme (8) ; les pérégrinations mentales du héros, écrivain impuissant (9) ; sa correspondance croisée avec ses amis Francis et Lefaon (11) ; son délire, enfin, sur un lit d'hôpital, tandis qu'il agonise (13). Les cinq autres se distribuent en style dialogué (2), en récit rapporté par un narrateur omniscient (3, 6), en conte

Roland Cailleux à Châtel-Guyon, sur la terrasse de la Villa Saint-Genès où il exerçait la médecine cinq mois par an. Il partageait son temps entre l'Auvergne et Paris, où il se consacrait à l'écriture.

Merci à Françoise Binello-Cailleux et à Isabelle Cailleux-Desnoyers.

Ah ! ma pensée bat de l'aile, dans ce chaos. La nuit n'est pas le lieu des révélations. Il n'y a plus de frontières ici. J'arrive à ne plus distinguer de qualités. À quoi puis-je encore me raccrocher ? Celui qui n'a aimé que la lumière doit-il finir dans le vague et le morcelé ? En quoi vais-je me fondre ? Qu'ai-je peur de devenir ? Faut-il dire adieu à moi-même ? Est-ce le moment où mon cadavre refroidit, suis-je au début de la décomposition ? Toute matière vivante doit-elle se dissoudre ? Mourir n'est pas renaître. Vais-je en avoir fini à jamais, ou vais-je reprendre connaissance ? Connaissance, connaissance, connaissance...

Saint-Genès, p. 419.

Bruno [...] ne se retint pas de rappeler que Proust avait bien traité de maladie, en la croyant inguérissable, le seul amour qu'il pouvait ressentir, et qu'il était assez comique de voir ce malade, qui hésitait parfois à porter son diagnostic avec trop de sévérité, soudain découvrir, en face du sadisme de Charlus, ce que la perversion peut avoir d'effarant et de répugnant. Alors Proust voyait fort bien que le vice empêche ceux qui le pratiquent de se rendre compte de ce que peut avoir de moral ou d'immoral la vie qu'ils mènent, parce que c'est celle de leur entourage.

Une lecture, p. 564.

inventé par Saint-Genès pour sa fille Marielle (10) et en « Poèmes qui se trouvaient dans [son] bureau » (12). Treize étapes pour au moins autant de voix, le plus souvent intérieures (journal, mémoires, monologues), Cailleux s'étant formé à l'école de Gide, de Joyce et de Larbaud. Treize « stations² » qui conduisent de l'enthousiasme – celui du jeune garçon en quête de la « vraie vie », du jeune lecteur, avec la *Recherche* de Proust comme axe vectoriel, du jeune amoureux idéalisant l'objet de sa passion – à la chute : vers la mort, celle d'Anne-Marie, vers la perte du sens social (la paternité, l'amitié, le travail), vers l'échec d'une vocation, les poèmes laissés par Saint-Genès n'étant que des parodies de Verlaine, de Rimbaud, de Laforgue. Cette chronique d'un ratage existentiel n'est pas sans rappeler tous ces antihéros de l'entre-deux-guerres, du Salavin de Duhamel au Roquentin de Sartre, en passant par les protagonistes inventés par Emmanuel Bove, Pierre Bost³ ou André Beucler⁴. La couleur différente, teintée de beaucoup d'humour amer, et cela tient sans doute au climat de l'Occupation qui vit paraître *L'étranger* de Camus quelques mois avant *Saint-Genès*, est due au sentiment que l'absurdité ne menace pas seulement le monde matériel mais aussi et surtout celui de l'esprit. Jacques Laurent, parmi les nombreux critiques qui réservèrent une réception favorable au roman, écrivait : « Il y a dans *Saint-Genès* [...] un double mouvement fait par la lenteur d'un rêve et la brièveté d'une vie ». Et la longueur d'une traversée livresque comme antidote à la névrose.

Une lecture : la guérison par la Recherche ?

Le deuxième opus de Cailleux, *Une lecture* (Gallimard, 1948), poursuit l'idée que seule la littérature est susceptible d'apporter un élément de réponse à l'incohérence d'une vie sans destin. Bruno, le protagoniste de cette initiation aux codes romanesques, mène une existence aisée, mondaine, pour le tout superficielle, en patron d'une entreprise de verroterie rue de Paradis, dans le quartier parisien traditionnellement voué à cette industrie. Parce qu'il est atteint d'un début de tuberculose, son médecin – il y en a toujours un chez Cailleux – lui ordonne d'aller se soigner à Grasse, dans les Alpes-Maritimes, villégiature qui, malgré sa modeste élévation, va être sa montagne magique. Sur une taquinerie de sa compagne Dora : « Vous parlez comme le duc de Guermantes », il achète, avant de partir, *Du côté de chez Swann* et *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, avec un préjugé négatif, puis, au fil de sa cure, finit par être envoûté par « ce nouveau rythme de la phrase », s'émerveillant « de la profonde clarté de ces périodes qu'il n'en continuait pas moins à laisser se révéler lentement en lui, à la fois parce qu'il était consciencieux et parce qu'il avait du temps de reste ». La *Recherche* lui est ainsi un remède aux maux de son moi, aux tourments de sa conscience inquiète et au vide de son cœur intermittent, mais aussi un révélateur de la fausseté du langage, fût-il élevé aux sommets

proustiens. Car, à partir de *La prisonnière*, Bruno se rend compte que « Marcel » déguise, avec art mais artifice, la réalité de ce que chacun éprouve vis-à-vis de soi comme des autres, notamment sous le masque d'une homosexualité qui ne veut pas dire son nom ni avouer ses fantasmes : du Narrateur à Saint-Loup, de Morel à Charlus, sans parler du côté de Gomorrhe, circule un air vicié qui fait vaciller la confiance que le lecteur peut accorder à l'auteur du *Temps retrouvé*, jusqu'à juger qu'une expression comme « un peu de temps à l'état pur » n'a strictement aucune signification. Contamination de la littérature par le cycle des jours, Proust rattrapé par Sainte-Beuve, Marcel par Bruno ? Il y a, dans *Une lecture*, cette méditation sur le pouvoir de la fiction qui tour à tour vous rapproche et vous éloigne du monde : c'est le chemin de Hans Castorp chez Thomas Mann, c'est celui aussi, moins connu, de Simon Delambre dans *Siloé* de Paul Gadenne⁵ (Gallimard, 1941). Si le bacille de Koch peut se vaincre, le scepticisme, sous toutes ses formes, semble peu guérissable.

**Les esprits animaux :
une anthologie du caractère humain**

Puisque les hommes, et les femmes, sont si peu secourables à l'âme en détresse, la sagesse consiste à se tourner vers nos frères muets, en tout cas non doués de la parole articulée, ce que Roland Cailleux fait avec *Les esprits animaux* (Gallimard, 1955), étonnante histoire naturelle en une trentaine de portraits, moins dans la veine de Plinie l'Ancien ou de Buffon que

d'Alexandre Vialatte, son ami auvergnat⁶, voire de Francis Ponge. Si *Une lecture* était sans surprise sur le plan esthétique – récit à la troisième personne, division en trois parties, distribution en chapitres –, le troisième livre de notre auteur surprend par sa composition et sa facture. La voix, accordée dans *Saint-Genès* à plusieurs personnages, est ici attribuée aux représentants de diverses espèces, depuis la plus microbienne jusqu'à la plus majestueuse, de l'amibe à l'éléphant, le tout représentant à la fois un laboratoire et un zoo, étant entendu qu'aucun des individus mis en scène ne se vit autrement que dans un conditionnement social, biologique, géographique ou scientifique. Nul n'a pu s'y tromper, à la corde de Jules Renard, Cailleux faisait de ses monologues de bêtes le phonogramme des discours humains, en une transposition littéraire qui ne cachait en rien sa misanthropie. À ausculter de près, et quoique séparés par de longues années, les récits de Cailleux se relient entre eux : « Seul le jabiru apeuré prêtait à Proust une oreille distraite », lit-on dans *Une lecture* ; l'animal ferme le cortège des *Esprits animaux*, captif du Jardin des Plantes, prisonnier d'un bestiaire plus centré sur la nature du bipède *sapiens* que sur l'instinct premier.

**D'À moi-même inconnu
à La religion du cœur**

Deux ans avant de mourir, en 1978, Roland Cailleux donnait à Albin Michel un quatrième ouvrage, peut-être encore plus déroutant que les précédents, longue confession qui ne paraît plus rien avoir de commun

**« Écrivains méconnus
du XX^e siècle »**

Henri Roorda (1870-1925)

par Gilles Losseroy

Héritier des idées anarchistes de son impétueux père, Henri Roorda enseigne les mathématiques et rédige des manuels d'arithmétique, mais aussi des essais pédagogiques visionnaires aux titres volontiers provocateurs (*Le pédagogue n'aime pas les enfants*, *Le débouillage des crânes est-il possible ?*). Sous le pseudonyme de Balthasar, il livre des centaines de chroniques drolatiques à la presse lausannoise. Le « pessimisme joyeux » par lequel il se définit fait de lui le chaînon manquant entre Alexandre Vialatte et Pierre Desproges. Sans se départir de son humour tragiquement lucide, il rédige *Mon suicide* en 1925, juste avant de mettre fin à ses jours.

À paraître dans le numéro 135 de *Nuit blanche*, en kiosque et en librairie le 27 juin 2014.

avec un travail de fictionnalisation mais, bien davantage, de mise en examen personnel, de diagnostic autant psychologique que spirituel. Toujours très fin exégète, Jacques Laurent note : « *À moi-même inconnu* est à la fois un dossier et une aventure sidérale à deux orbites », pendant que Dominique Jamet, *cum grano salis*, constate que « [c]haque homme est un mystère qui enveloppe une énigme qui recèle un secret, etc. » On est toujours avec Proust mais on a fait également amitié avec Freud, l'écrivain ayant longuement pratiqué le divan, chacun se retrouvant, un jour ou l'autre, dans la posture du *patient*. Âme du purgatoire, organisme en purgation, les derniers jours du condamné ouvrent enfin la fenêtre du Ciel qui donne sa pleine lumière dans *La religion du cœur* (Grasset, 1985), recueil posthume de tout ce que Roland Cailleux, moissonneur des fleurs réelles ou mystiques poussées aux alentours de Combray, pouvait espérer de la foi chrétienne. De l'ange gardien de Marie au jeune homme nu de Gethsémani, le merveilleux reprend toute sa force, dans un dernier rayon au vitrail des Guermantes. *Legenda.* **NB**

1. Voir nos articles « Jean Reverzy, le scalpel et la plume », *Nuit blanche*, n° 95, été 2004, p. 52 à 55 et « Jacques Chauviré ou la vie auscultée », *Roman 20-50*, n° 35, juin 2003, p. 143 à 156.

2. Une quatorzième, inédite jusqu'à la publication au Dilettante, était le pastiche d'un critique littéraire fictif, Marcel Poyon, éreintant *Saint-Genès* avant même sa parution en librairie. Ce qui, pour le nombre, correspond à l'itinéraire du *via crucis*.

3. Voir l'article de François Ouellet, « Pierre Bost », *Nuit blanche*, n° 93, hiver 2003-2004, p. 40 à 43.

4. Voir notre article, « André Beucler », *Nuit blanche*, n° 102, printemps 2006, p. 24 à 28.

5. Voir l'article de François Lermigeaux, « Paul Gadenne », *Nuit blanche*, n° 83, été 2001, p. 55 à 59.

6. Le Dr Roland Cailleux s'était installé un cabinet de gastro-entérologue à Châtel-Guyon, cinq mois par an pour en vouer sept à son métier d'écrivain.

Roland Cailleux a publié, entre autres :

Saint-Genès ou La vie brève, Gallimard, 1943, *Le Dilettante*, 2011 ; *Une lecture*, Gallimard, 1948, Le Rocher/Privat, 2007 ; *Les esprits animaux*, Gallimard, 1955 ; *L'escalier de Jean-Paul Sartre* (sous le pseudonyme d'Yves Lecœur), Gallimard, 1956 ; *À moi-même inconnu*, Albin Michel, 1978 ; *La religion du cœur*, Grasset, 1985.

À lire aussi : *Avec Roland Cailleux* (dossier critique), Mercure de France, 1985.

L'agneau dit : « Quand je serai grand, je serai bélier. C'est moi qui irai garder les chiens. J'aurai un troupeau de deux cents bêtes. Je leur flanquerai des coups de corne dans le cul, rien que pour le plaisir. Pas question d'abolements ! Je n'aurai qu'à bêler et ils fileront doux, il faudra voir. »

Les esprits animaux, p. 14.

Mes amis ne sont pas jaloux les uns des autres. La plupart se connaissent et j'en ai pris le risque. Ils sont souvent devenus amis entre eux. Ce ne sont que les âmes viles qui rendent le mal pour le bien et vilipendent à huis clos le magnanime qui a présenté l'un à l'autre ces faux frères. Le plus beau cadeau : offrir un ami à un ami.

Cher Larbaud, nous ne connaissons qu'une société secrète : la mafia des cœurs purs.

À moi-même inconnu

L'ange gardien de Marie dit : Je ne sais rien du reste du monde, en dehors d'elle et de ceux qui l'entourent, et j'ignore si Dieu a achevé d'autres chefs-d'œuvre aussi accomplis. Mais si le Créateur n'avait réussi que cette petite fille, je n'en serais pas moins confondu d'admiration pour lui et de reconnaissance pour m'avoir choisi, en m'attachant à Marie.

J'aurais dû être préparé, depuis qu'elle est au monde, à ne marcher que de surprise en surprise. Mais, tout à l'heure, l'imprévisible a pris soudain la forme du prodigieux.

J'étais assis à ses pieds pendant qu'elle filait.

Comme un murmure, ses doigts, d'un rythme égal, brodaient minutieusement le lourd tissu du silence. Inépuisablement, le repos du cœur et la paix de l'âme, ces présents qu'enragent de ne pouvoir obtenir les plus fortunés et les plus avides, rayonnaient autour d'elle et je m'abreuvais à ce trop-plein. Cependant qu'elle en rendait grâce à Dieu.

Le temps semblait n'exister plus.

La religion du cœur, p. 13 à 15.

***Bruno Curatolo**, professeur de littérature française à l'Université de Franche-Comté, a publié de nombreux articles et une douzaine d'ouvrages sur les diverses formes de la création romanesque contemporaine, l'histoire des revues littéraires, le dialogue entre philosophie et littérature. Il a récemment coordonné *Mémoires du roman*, *La revue littéraire des romanciers oubliés*, avec Paul Renard (2009), *La chronique journalistique des écrivains (1880-2000)*, avec Alain Schaffner (2010), *Écrire sous l'Occupation*, avec François Marcot (2011), *Les écrivains théoriciens de la littérature (1920-1945)*, avec Julia Peslier (2013). Il a également publié la correspondance entre André Beucler et Léon-Paul Fargue (1927-1945) aux Presses Universitaires de Paris Ouest en 2013.